

Marx et la première mondialisation

 alencontre.org/marxisme/marx-et-la-premiere-mondialisation-i.html

Alain Bihr, avril 2018

Ce texte d'**Alain Bihr** reprend et développe l'exposé fait à l'Université de Lausanne le 17 avril 2018. Comme indiqué dans la note 3, il annonce à sa manière la publication (en septembre) du tome 1 de l'ouvrage intitulé: *Le premier âge du capitalisme*.



Le titre précédent paraîtra sans doute énigmatique à la plupart des lecteurs. Qu'est-ce que cette première mondialisation? Et qu'est ce que Marx peut nous en dire? Pour commencer à répondre à ces deux questions, partons de ce que Marx nous dit de l'origine du capitalisme.

En fait, il nous en dit relativement peu. Au regard des milliers de pages qu'il a consacrées au capitalisme, les quelque quatre cents pages dans lesquelles il traite de sociétés précapitalistes, qui plus est dispersées tout au long de son œuvre, font figure de parentes pauvres. Visiblement le problème ne l'intéressait pas beaucoup.

Et pourtant, le peu qu'il nous en dit nous livre quelques clés pour aborder correctement la question et nous mettre sur la voie de sa résolution. En nous permettant pour commencer de reformuler la question, en la déplaçant et en la précisant du même coup.

Le déplacement de la question

Car ce qui pose question, ce n'est pas l'origine du capitalisme mais l'origine du capital. En effet, qu'est-ce que le capitalisme? C'est le mode de production qui se développe sur la base de ce rapport de production qu'est le capital.

Mode de production est le concept formé par Marx pour désigner un type déterminé de société globale, de totalité sociale qui se développe sur la base de rapports de production déterminés. Il distingue ainsi différents modes de production dans l'histoire: communisme primitif, mode de production "asiatique", mode de production esclavagiste, féodalisme, capitalisme, communisme développé.

Comment le capitalisme naît-il du capital? Tout simplement comme le résultat global du procès de reproduction de ce dernier pris dans la totalité de ses niveaux et dimensions. Ce procès de reproduction implique en effet:

- D'une part, *un devenir-monde du capital*: une expansion spatiale continue des rapports capitalistes de production finissant par englober l'ensemble de la planète et

de l'humanité qui la peuple sous la forme d'un marché mondial cependant fragmenté en unités politiques rivales et hiérarchisé par des inégalités de développement entre ces dernières.

- D'autre part, *un devenir-capital du monde*: une appropriation (transformation et soumission) progressive de l'ensemble des rapports sociaux, pratiques sociales, modes de vie et de penser, etc., aux exigences de la reproduction du capital comme rapport de production, autrement dit la production d'une société capitaliste appropriée à l'économie capitaliste. Par exemple: la formation d'un système de besoins individuels et collectifs approprié; la formation d'un espace social approprié (caractérisé par l'urbanisation croissante et une densification des réseaux de communication); la formation d'une structure de classes appropriée; la formation d'une individualité appropriée (l'individu entrepreneur de soi); etc.

Dès lors, la question de l'origine du capitalisme se résout d'elle-même et se reformule à la fois. Elle se résout d'elle-même: on comprend que l'origine du capitalisme, c'est tout simplement le capital et son procès global de reproduction. Elle se reformule: ce qu'il faut expliquer, ce n'est pas comment le capitalisme s'est formé (on le sait désormais: c'est l'effet de la reproduction du capital conduite sur des siècles) mais comment le capital s'est formé: quelles ont été les conditions historiques de l'apparition de ce rapport de production singulier qu'est le capital ?

La précision de la question

Du même coup, la question peut aussi se préciser. En effet, dans la mesure où l'on connaît, notamment grâce à l'analyse que nous en a fournie Marx, les différents éléments dont se compose ce rapport de production qu'est le capital, on peut aussi en préciser les conditions d'apparition. Pour que ce rapport de production qu'est le capital puisse se former, il faut que soient réunies au moins les cinq conditions suivantes.

En premier lieu, il faut *une concentration croissante d'argent (de richesse sous forme monétaire) entre les mains d'une minorité d'agents économiques*. Ce qui suppose le développement en amont des rapports marchands et partant de la division marchande du travail. Dans le cadre des rapports précapitalistes de production, cette concentration sous une double forme:

- D'une part, entre les mains de commerçants: d'agents socio-économiques dont la fonction spécifique est la circulation de marchandises et le but propre l'enrichissement monétaire (l'accumulation de la richesse sous la forme abstraite de la monnaie). Plus précisément même, celui d'une élite marchande de négociants (de commerçants en gros) parvenant à monopoliser des segments du commerce lointain. Entendons par là non seulement un commerce qui se pratique sur de longues distances mais encore et surtout commerce qui met en liaison des aires de production et de circulation marchandes étrangères les unes aux autres, qui ne peuvent communiquer que par l'intermédiaire de ces négociants.
- D'autre part, celui de grands propriétaires fonciers qui s'enrichissent (accumulent la richesse monétaire) par la commercialisation des produits de leur sol ou sous-sol, quelle que soit la forme sous laquelle ceux-ci sont produits, donc quelle que soit la forme sous laquelle ils exploitent du travail humain (esclavage, servage, travail

salarié).

En deuxième lieu, il faut *l'expropriation d'une part significative de la population active (la population en état de produire)*. Expropriation entendue au sens marxien d'une dépossession immédiate de tout moyen de production et de consommation propre. De sorte que cette population n'ait plus pour seule possibilité pour tenter de survivre que de mettre en vente sa force de travail.

En troisième lieu, il faut *l'entrée dans l'échange marchand des moyens de production*, artificiels (outils et machines) ou naturels (terre: sol et sous-sol). Il faut que ces différents moyens de production puissent s'acquérir sous forme de marchandises, qu'il se forme donc des marchés spécifiques sur lesquels ils sont en permanence disponibles.

En quatrième lieu, il faut *l'émergence au sein des deux groupes précédents de négociants et de propriétaires fonciers d'une classe de capitalistes industriels* (au sens de Marx): d'agents qui n'attendent pas la valorisation de leur capital de la seule circulation de marchandises mais d'abord de la formation d'une plus-value en combinant à cette fin d'une manière productive forces de travail et moyens de production acquis sur le marché.

En cinquième lieu, il faut encore *que l'ensemble des obstacles matériels, moraux, juridiques, politiques, religieux aux différentes conditions précédentes, qui sont multiples au sein des sociétés précapitalistes, puissent être écartés ou contournés*. En particulier, il faut qu'il n'y ait pas de pouvoir politique assez puissant pour interdire, bloquer ou freiner significativement l'ensemble des processus précédents.

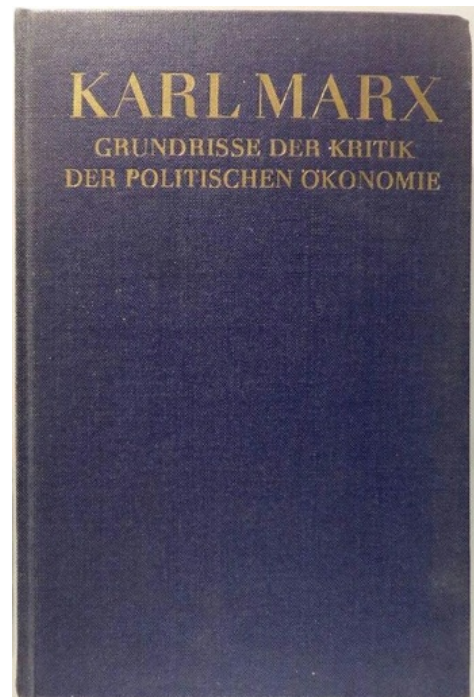
Les différentes lignes d'historicité

Marx ne nous permet pas seulement de reformuler la question initiale de l'origine du capitalisme. Il nous fournit aussi quelques pistes intéressantes pour sa résolution. Deux me paraissent particulièrement suggestives et heuristiques.

La première est esquissée par Marx dans un célèbre passage des *Grundrisse*, intitulé par lui « *Formes antérieures à la production capitaliste. (A propos du procès qui précède la formation du rapport capitaliste ou l'accumulation primitive)* ». Elle est en fait double.

Sur la foi de deux lignes de la préface à la *Contribution à la critique de l'économie politique* (1859), on a longtemps attribué à Marx (et on continue couramment à lui attribuer) la thèse d'un devenir historique uniforme des sociétés humaines, d'une succession monotone des modes de production depuis le communisme primitif jusqu'au communisme développé en passant par le mode de production "asiatique", le mode de production esclavagiste, le féodalisme et le capitalisme, schéma qu'un certain marxisme ânonnera des décennies durant.

Or, dans ce passage des *Grundrisse*, long de plusieurs dizaines de page, Marx avance au contraire l'idée que, au sortir de la préhistoire (du communisme primitif), les sociétés humaines ont évolué selon des lignées d'historicité différentes. Plus précisément, il en distingue trois: celle suivie par les sociétés "asiatiques" (qui allait aboutir au mode de production "asiatique"), celle suivie par les sociétés de l'antiquité méditerranéenne (qui allait aboutir au mode de production esclavagiste), celle suivie enfin par les sociétés européennes (qui allait aboutir à la formation du féodalisme).



A cela, Marx ajoute que, dans les deux premières lignées d'historicité, les différents processus pouvant conduire à la formation au rapport capitaliste de production, précédemment détaillés, ou bien ne s'enclenchent pas; ou bien s'enrayent une fois enclenchés et finissent par avorter; ou bien encore, par combinaison avec ou perversion par les rapports de production prédominants, ils aboutissent à d'autres résultats, voire à des résultats contraires. Ce n'est qu'au sein de la troisième lignée d'historicité, celle conduisant au féodalisme, que ces différents processus peuvent espérer se développer jusqu'à donner naissance au rapport capitaliste de production.

Ainsi, ce passage des *Grundrisse* suggère cette hypothèse tout à fait originale et paradoxale que c'est dans le cadre du féodalisme seul que le rapport capitaliste de production a pu se former ou, du moins, développer ses prémisses (présupposés) et ses prémices (ses formes embryonnaires). Hypothèse que j'ai pu en bonne partie confirmée[1]. En effet, le féodalisme implique notamment :

Le servage. C'est un rapport d'exploitation et de domination qui lie un paysan et sa famille à une terre et à son seigneur: en contrepartie de la possession en principe héréditaire (tenure) d'une parcelle du domaine seigneurial qu'il n'a pas le droit de quitter, le paysan doit différentes redevances en travail (corvée), en nature (une part plus ou moins importante du produit de son travail agricole et artisanal) ou en espèces. Mais il reste maître de son procès de production et dispose de la part de son surproduit qui peut excéder les prélèvements précédents, qu'il peut faire entrer dans des échanges sur les marchés ruraux ou urbains proches, éventuellement intégrés dans des circuits d'échange lointains. Ce qui dynamise l'ensemble des échanges marchands et est propice à la formation et à l'accumulation de capital marchand.

L'exclusion de la ville de l'organisation de la propriété foncière et du pouvoir politique. C'est un point sur lequel Marx insiste particulièrement dans le passage précédent. Contrairement à ce qui s'est passé dans les sociétés "asiatiques" et dans les sociétés antiques méditerranéennes, où la ville est le siège des propriétaires fonciers et des détenteurs du pouvoir politique (que ce soient les mêmes ou non), dans le féodalisme, la propriété foncière et le pouvoir politique ont leur siège à la campagne, dans la hiérarchie féodale (la hiérarchie des rapports de suzerain à vassal et l'allotissement consécutif de

fiefs). Ce qui va permettre la formation de villes émancipées à l'égard des propriétaires fonciers et des pouvoirs politiques (les seigneurs laïcs ou religieux), entre les mains d'une petite-bourgeoise d'artisans ou même une bourgeoisie marchande de négociants et de banquiers (changeurs, usuriers, etc.) De la sorte, cette dernière va pouvoir s'assurer une base matérielle et institutionnelle solide à son action économique et politique sous forme du contrôle de véritables réseaux de cités-États marchandes (cf. l'Italie septentrionale et centrale, les Anciens Pays-Bas, la Hanse autour de la Baltique).

L'émiettement du pouvoir politique. La formation du féodalisme correspond à un affaiblissement considérable voire à une véritable éclipse des formes étatiques du pouvoir politique. Celui-ci prend désormais la forme précitée de la hiérarchie féodale. Et cela va de pair avec l'émiettement de ce pouvoir, éparpillé en une multitude de seigneuries rivales. Même si la dynamique des conflits entre seigneurs conduit à une progressive recentralisation du pouvoir (sous forme de la transformation des royautes en monarchies), tous ces pouvoirs sont bien trop faibles pour parvenir à bloquer ou même à entraver sérieusement et l'essor des rapports marchands et la montée en puissance de la bourgeoisie marchande.

La rétroaction des processus précédents sur les rapports féodaux de production
Cette rétroaction va infléchir ces rapports dans un sens capitaliste (dans le sens de la formation des différentes conditions des rapports capitalistes de production). Elle va en effet entraîner:

- *L'accumulation de richesse monétaire* (sous forme de capital marchand) entre les mains de la bourgeoisie marchande mais aussi entre une partie de la noblesse féodale qui sera incitée à transformer les redevances en travail et en nature en redevances en argent, contraignant ainsi la paysannerie à s'impliquer un peu plus encore dans l'économie marchande et monétaire.
- *La différenciation socio-économique de la paysannerie* sous l'effet de cette implication dans l'économie précisément: d'un côté, l'émergence d'une couche de riches paysans qui parviennent à racheter leur liberté (donc à s'exempter de tout ou partie des prélèvements seigneuriaux), à rassembler (louer ou acheter) des terres, à accroître leur matériel agricole, à embaucher occasionnellement ou durablement des ouvriers agricoles, etc.; d'autre part, la formation d'un protoprolétariat agricole de paysans entrés dans le cercle vicieux du surendettement qui ne leur laisse d'autre choix que de louer leurs bras (lors des travaux agricoles saisonniers, ou dans les mines, etc.) ou de quitter la terre (pour échapper à leurs redevances et à leurs créanciers) en venant gonfler les rangs des vagabonds ou de la plèbe urbaine vivant de rapine et de mendicité.
- *La formation d'une protobourgeoisie industrielle* (au sens de Marx) qui s'alimente à trois sources. La première nous est déjà connue: c'est la couche de la paysannerie enrichie, dont quelques éléments vont se muer en capitalistes agraires. La deuxième se situe du côté des propriétaires fonciers féodaux dont une partie va être incitée à en faire autant en substituant du travail salarié au travail asservi sur leurs domaines (en chassant les serfs pour engager à leur place des ouvriers agricoles – ce seront quelquefois les mêmes). La troisième nous est également déjà connue: c'est la bourgeoisie marchande dès lors qu'elle cherche à maximiser la valorisation de son

capital marchand en se mettant à contrôler les conditions de production des marchandises qu'elle met en circulation. Cela aura notamment lieu sous la forme de l'apparition et du développement de manufactures éclatées (recourant au travail à domicile de paysans ou d'artisans), notamment à la campagne, pour contourner les réglementations corporatives ayant cours dans les villes.

Tout ce processus occupe le Moyen Age central (XI^e-XIII^e siècle) en se concentrant notamment en Italie du Nord et dans le cœur du féodalisme européen (l'espace compris en gros entre la Loire, le Rhin et la Tamise). Sa dynamique va cependant se trouver interrompue durant un bon siècle (entre la première moitié du XIV^e siècle et le milieu du XV^e siècle) sous l'effet conjugué d'une série de crises agricoles, de récurrences d'épisodes pestueux et de la guerre de Cent Ans (1337-1453), opposant d'abord les royaumes de France et d'Angleterre mais à laquelle se mêleront aussi les royaumes d'Écosse, de Castille et du Portugal. Après quoi cette dynamique reprendra mais dans un contexte qui va changer en partie de nature et de dimension.

La soi-disant accumulation primitive et la première mondialisation

La seconde piste heuristique intéressant le traitement de la question des origines du rapport capitaliste de production est ouverte par Marx dans un passage encore plus célèbre de son œuvre: la dernière section du Livre I du *Capital* intitulé «*L'accumulation primitive*».

Marx y traite explicitement des conditions qui ont rendu possible la formation du rapport capitaliste de production dans la période qui va de la fin du Moyen Age jusqu'à ce qu'on nomme habituellement la révolution industrielle qui se déclenche dans le dernier tiers du XVIII^e siècle en Angleterre. C'est pourquoi d'ailleurs il centre son analyse sur cette dernière. Il insiste notamment sur la plus essentielle de ces conditions: l'expropriation des producteurs, qui est pour lui le véritable «*secret de l'accumulation primitive*», ce qui le conduit à accorder une grande importance aux bouleversements survenus dans les rapports de production au sein de l'agriculture anglaise (en particulier les enclosures) et sur la «*législation sanguinaire*» qui s'est abattue sur le protoprolétariat de paysans expropriés pour les forcer à porter leurs forces de travail en pâture aux maîtres des mines, des manufactures et des fabriques anglais.

Mais, chemin faisant, Marx signale l'existence de bien d'autres conditions ayant présidé durant ces trois à quatre siècles à la formation du capital. Notamment dans le passage suivant:

«La découverte des contrées aurifères et argentifères de l'Amérique, la réduction des indigènes en esclavage, leur enfouissement dans les mines ou leur extermination, les commencements de conquête et de pillage aux Indes orientales, la transformation de l'Afrique en une sorte de garenne commerciale pour la chasse aux peaux noires, voilà les procédés idylliques d'accumulation primitive qui signalent l'ère capitaliste à son aurore. Aussitôt après éclate la guerre mercantile: elle a le globe entier pour théâtre. S'ouvrant par la révolte de la Hollande contre l'Espagne, elle prend des proportions gigantesques dans la croisade de l'Angleterre contre la Révolution française et se prolonge, jusqu'à nos jours, en expéditions de pirates, comme les fameuses guerres d'opium contre la Chine.

Les différentes méthodes d'accumulation primitive que l'ère capitaliste fait éclore se partagent d'abord, par ordre plus ou moins chronologique, le Portugal, l'Espagne, la Hollande, la France et l'Angleterre, jusqu'à ce que celle-ci les combine toutes, au dernier tiers du XVII^e siècle, dans un ensemble systématique, embrassant à la fois le régime colonial, le crédit public, la finance moderne et le système protectionniste. Quelques-unes de ces méthodes reposent sur l'emploi de la force brutale, mais toutes sans exception exploitent le pouvoir d'État, la force concentrée et organisée de la société, afin de précipiter violemment le passage de l'ordre économique féodal à l'ordre économique capitaliste et abrégier les phases de transition. Et, en effet, la force est l'accoucheuse de toute vieille société en travail. La force est un agent économique.»[2]

Ceux – et ils sont nombreux – qui ont reproché à Marx d'avoir négligé ou minimisé le rôle de l'État ou de l'avoir réduit à « *une superstructure* » totalement subordonnée à « *l'infrastructure économique* » n'ont probablement jamais lu ce passage. Ou ils n'y ont visiblement rien compris...

Mais c'est sur un autre point que j'insisterai ici. Dans ce panorama général de « *l'accumulation primitive* », ce qui passe au premier plan, de même que le rôle d'accoucheur de l'histoire qu'est la violence concentrée de l'État, c'est ce qu'il faut bien appeler une première mondialisation dont Marx pointe ici quelques moments: la découverte et la colonisation des Amériques; l'afflux en Europe de métaux précieux liés au pillage et à l'exploitation minière de ces mêmes Amériques; le développement du système de plantations esclavagistes toujours aux Amériques et la traite négrière qui les ravitaille en main-d'œuvre depuis les côtes africaines; la conquête des marchés orientaux et le début de la colonisation de certaines contrées orientales; la rivalité entre puissances européennes pour s'approprier ces flux de richesses marchandes et monétaires, exacerbée par la mise en œuvre de politiques mercantilises, dégénérant régulièrement en guerres qui finiront par prendre une dimension mondiale; la nécessité par conséquent d'un renforcement militaire mais aussi administratif et fiscal des États; la nécessité de développer aussi le crédit public; etc.

Ce qui s'esquisse ici clairement, c'est l'hypothèse que c'est dans et par cette première mondialisation que s'est parachevée la formation du rapport capitaliste de production. Et c'est de cette hypothèse qui m'a servi de fil conducteur pour *Le premier âge du capitalisme*, dont le premier tome paraîtra en septembre prochain[3].

[1] *La préhistoire du capital*, Page 2, Lausanne, 2006.

[2] *Le Capital*, Paris, 1948, Éditions Sociales, tome III, page 193.

[3] *Le premier âge du capitalisme*, tome 1 : L'expansion européenne, Lausanne – Paris, Page 2 – Syllepse, à paraître en septembre 2018.

Marx et la première mondialisation (II)

 alencontre.org/marxisme/marx-et-la-premiere-mondialisation-ii.html



La précédente citation de Marx nous dit que, contrairement à ce que vont répétant nombre de discours (politiques, médiatiques mais aussi académiques) contemporains, la mondialisation ne date pas d'hier.

Les deux vagues de l'expansion européenne

Entendons du dernier quart du XX^e siècle. Si on entend par là l'interconnexion entre l'ensemble des continents de la planète et leur intégration en une même unité, un même monde, alors il faut en faire remonter l'origine à l'expansion européenne hors d'Europe qui débute au **cours du XV^e siècle**. Et c'est dans le cadre et à la faveur de cette expansion, de cette première mondialisation, que vont achever de se former les rapports capitalistes de production. En somme, le capital est né d'une mondialisation qu'il n'a cessé depuis lors d'étendre et d'approfondir, en un mot de parfaire.

Cette expansion va s'opérer dans trois directions (les Amériques, l'Asie et l'Afrique) et en deux vagues successives. **La première est à l'initiative des Ibériques**: Espagnols (en fait Castillans) et Portugais. Leurs motivations sont tout d'abord d'ordre économique: ils cherchent, d'une part, des métaux précieux (argent et or) pour répondre à la pénurie monétaire engendrée dans toute l'Europe par le développement antérieur des rapports marchands; d'autre part, des épices (au premier rang desquels le poivre), marchandises hautement valorisables sur le marché européen, en provenance d'Asie (d'Inde et d'Indonésie), dont les Vénitiens se sont assuré le quasi-monopole depuis leurs comptoirs du Levant (Alep, Tripoli) ou d'Égypte (Alexandrie) où aboutissent des voies commerciales passant soit par l'Asie centrale, soit par l'océan Indien, le golfe Arabo-persique et la mer Rouge.

A ces motivations économiques s'en adjoignent d'autres d'ordre politico-idéologique. Sur ce plan, les Ibériques cherchent à poursuivre la *Reconquista*: la guerre pluriséculaire qui

leur a permis d'expulser de la péninsule Ibérique les Arabes musulmans, en rêvant de (re) conquérir l'Afrique du Nord et la Palestine pour libérer les lieux saints chrétiens (Nazareth, Jérusalem). Autrement dit, il s'agit pour eux prendre une revanche après l'échec des croisades.

On en connaît les principaux résultats. C'est l'ouverture d'une route maritime vers l'Asie contournant l'Afrique à l'initiative des Portugais (entre 1415 et 1498) et l'établissement par ces derniers d'un "empire commercial" en Asie dans les premières décennies du XVI^e siècle: l'établissement d'une position prédominante au sein des relations commerciales entre toutes les rives de l'océan Indien, depuis l'Afrique de l'Est jusqu'à la Malaisie, en passant par les côtes de l'Inde et du Bengale, qui se prolongera en direction de la Chine (Macao) et du Sud du Japon dans les décennies suivantes.

C'est par ailleurs et presque simultanément la (re) découverte du continent américain (1492-1504) par un Christophe Colomb cherchant à établir une autre route commerciale vers les Indes orientales en naviguant vers l'ouest, rapidement suivie de la conquête et de la colonisation, outre des Antilles, du Mexique (siège de l'Empire aztèque), de parties de l'Amérique Centrale et de toute une partie de la cordillère Andine (notamment l'actuel Pérou, siège de l'Empire inca). Tandis que, en vertu du traité de Tordesillas (1494), les Portugais vont occuper et coloniser les côtes de l'actuel Brésil à partir de 1502.

Quant au continent africain, il est alors doublement affecté par cette première vague de l'expansion européenne, exclusivement à l'initiative des Portugais. D'une part, ceux-ci établissent le long des côtes occidentales et orientales une série de comptoirs commerciaux et de points d'appui sur la route des Indes. D'autre part, et surtout, ils vont se lancer dans la colonisation de deux zones: 1° à l'ouest, la zone congolaise et angolaise, dans laquelle il cherche à se procurer des esclaves pour servir de main-d'œuvre aux plantations de canne à sucre qu'ils ont ouvertes dans certaines îles de l'Atlantique (Madère, São Tome) et qu'ils se mettent à développer dans le Nordeste brésilien à partir du milieu du XVI^e siècle; 2° à l'est, le long du Zambèze, la zone mozambicaine et zimbabwéenne où c'est surtout l'or qui les attire, car ils en ont besoin pour animer leur commerce dans l'océan Indien.

La deuxième vague de l'expansion européenne sera par contre à l'initiative de l'Europe du Nord (Angleterre, Provinces-Unies des Pays-Bas et, dans une moindre mesure, la France). Elle va consister essentiellement soit à s'emparer des positions déjà occupées par les Ibériques ou laissées libres par eux, soit à piller (au sens propre ou figuré) les positions occupées par ces derniers dont ils ne parviendront pas à s'emparer, tout en se disputant entre eux les résultats de ces opérations.

C'est ainsi que, entre 1600 et 1660, les Néerlandais regroupés au sein de la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie*

(Compagnie unifiée des Indes orientales) vont expulser *manu militari* les Portugais de la quasi-totalité de leurs comptoirs commerciaux, en s'assurant ainsi à leur tour une position prédominante tant dans le

commerce «d'Inde en Inde» que dans les échanges entre l'Asie et l'Europe. Et ils vont simultanément entreprendre de coloniser Ceylan (Sri Lanka) et une partie de l'Indonésie (essentiellement la partie centrale de Java) pour y faire produire des épices.



Par ailleurs, à partir des années 1720, ce sont les Britanniques regroupés au sein de l'*East India Company* (la Compagnie des Indes orientales) et les Français regroupés dans une semblable Compagnie des Indes orientales qui vont, à partir de comptoirs commerciaux préalablement établis (Madras et Calcutta du côté britannique, Pondichéry et Chandernagor du côté français), chercher à étendre leur emprise territoriale dans deux régions de l'Inde (le Deccan oriental et le Bengale), en entrant de ce fait dans un conflit violent qui tournera à l'avantage des Britanniques dans le cadre de la guerre de Sept Ans (1756-1763).

Entre-temps, Britanniques, Néerlandais et Français se seront établis sur les côtes orientales de l'Amérique du Nord et auront commencé à coloniser l'intérieur des terres à partir de là, les premiers à l'est des Appalaches entre la Floride (entre les mains des Espagnols) et le Maine, les derniers le long du Saint-Laurent. Les Britanniques vont rapidement en chasser les Néerlandais; après quoi la rivalité avec les Français pour l'accession aux fourrures canadiennes (la principale richesse immédiate du pays) va aller en croissant et finir, là encore, par une victoire britannique dans le cadre de la guerre de Sept Ans.

Les positions bougeront peu en Amérique du Sud, si l'on veut bien excepter le petit quart de siècle (1630-1654) durant lequel les Néerlandais, regroupés au sein de la *West-Indische Compagnie* (la Compagnie des Indes occidentales), sont parvenus à occuper la plus grande partie du Nordeste brésilien, alors la principale zone productrice de sucre de canne.

Par contre, les Espagnols perdront la quasi-totalité des Antilles (à l'exception de Cuba, de la partie orientale d'Hispañola et de Porto Rico) au bénéfice des Anglais, des Néerlandais et des Français, qui se les disputeront entre eux aussi. L'enjeu de leur rivalité sera double. D'une part, le développement de plantations de canne à sucre (principalement à la Jamaïque du côté britannique; à Saint-Domingue, la partie occidentale d'Hispañola, du côté français) pour concurrencer le sucre brésilien. D'autre part, le commerce de contrebande avec l'ensemble des colonies ibériques. A noter qu'un second centre de contrebande va rapidement se développer à partir du rio de la Plata, en direction tant du sud brésilien (portugais) que du Pérou espagnol. Les Britanniques en seront les grands maîtres à partir

du début du XVIII^e siècle.

Au cours de cette seconde phase de la première mondialisation, le continent africain va être essentiellement réduit à une vaste «*garenne commerciale pour la chasse aux peaux noires*» (Marx): il va servir à ravitailler en esclaves les plantations américaines (brésiliennes, antillaises, nord-américaines) de canne à sucre, de coton, de tabac, etc. Trois régions vont être particulièrement affectées par la traite négrière: l'Angola (déjà cité) et les arrière-pays de la section de la côte guinéenne surnommée la Côte-des-Esclaves (correspondant aux actuelles côtes du Togo et du Bénin) et de l'espace sénégalais.

La double dimension commerciale et coloniale de l'expansion européenne

Ainsi que le suggère ce bref survol de l'expansion européenne des XV^e-XVIII^e siècles, celle-ci a revêtu essentiellement deux formes différentes. L'expansion coloniale a consisté en l'occupation et la domination (le contrôle, l'administration, l'imposition fiscale, etc.) d'un territoire à l'extérieur de l'Europe, l'appropriation de ses richesses naturelles (sol et sous-sol) et culturelles (produites et accumulées par les populations indigènes), l'extermination ou l'expulsion de ces dernières ou leur exploitation sous différentes formes (essentiellement la réduction en esclavage ou en différentes formes de servage, plus rarement le travail salarié). Le tout au bénéfice de la métropole européenne qui en est l'auteur et des colons métropolitains qui viennent s'y établir et qui y font souche. La colonisation s'accompagne d'une périphérisation de la colonie par la métropole: la première se voit imposer par la seconde toute une série d'obligations (orientations productives, impositions fiscales, etc.) et d'interdictions (en particulier de développer des activités productives susceptibles de concurrencer l'agriculture, l'artisanat et la proto-industrie de la métropole, de commercer avec l'étranger ou même avec d'autres colonies relevant de la métropole, etc.) qui en limite et détermine le développement socio-économique en fonction des intérêts métropolitains, en la spécialisant dans la production de produits primaires (agricoles et miniers) et en la contraignant à importer des produits manufacturés depuis la métropole.

Dès cette époque s'esquisse donc le développement inégal entre centre et périphérie, qui est la marque propre de la mondialisation capitaliste. Ce qui ne manque d'ailleurs pas de créer progressivement des tensions entre la métropole et ses colonies, au fur et à mesure que les intérêts de l'aristocratie foncière et de la bourgeoisie marchande créoles vont entrer en contradiction avec les obligations et restrictions imposées par la métropole.

Quant à l'expansion commerciale, elle consiste en l'organisation de circuits commerciaux entre l'Europe et le restant du monde, à l'intérieur desquels les capitaux marchands européens s'assurent une position dominante, basée selon le cas sur le pillage, le commerce forcé et déloyal ou même le commerce régulier du côté non européen et sur une situation d'oligopole ou même de monopole du côté européen. Ce qui permet aux capitaux européens de maximiser leurs profits sur le marché européen, en jouant notamment sur les différences de prix, entre l'Europe et le reste du monde, des produits (le plus souvent de luxe: les épices et les soieries asiatiques par exemple) sur lesquels roule leur trafic.

En dépit de leurs oppositions évidentes (prédominance de la propriété et de la rente foncières d'un côté, du capital et du profit marchands, de l'autre), ces deux formes vont se montrer complémentaires. L'expansion coloniale va ouvrir de multiples opportunités à l'expansion du capital marchand européen par l'exploitation des circuits marchands entre métropoles et colonies. Inversement, l'expansion marchande va souvent ouvrir la voie à l'expansion coloniale, chaque fois qu'il s'avérera nécessaire et possible de maximiser le profit marchand par le contrôle en amont des conditions de production des produits commercialisés: ainsi en ira-t-il par exemple à Ceylan et en Indonésie; sur les bords du Zambèze; dans le Deccan et au Bengale.

États et compagnies commerciales à privilège

L'expansion européenne n'aurait bien évidemment pas été possible sans l'intervention directe ou, du moins, sans l'appui des différents États européens. Sans aucun doute, les États en ont été les principaux acteurs.

C'est l'évidence même en ce qui concerne la colonisation, qui implique découverte, reconnaissance, conquête puis occupation de territoires plus ou moins vastes, afin d'en valoriser les ressources matérielles et d'en exploiter les populations en s'appropriant leur surtravail. Une telle entreprise ne saurait être pacifique: elle suppose au contraire, selon le cas, d'affronter les pouvoirs politiques régnant sur ces territoires et les populations indigènes qu'il s'agit d'exproprier, de contraindre au surtravail (sous forme de l'esclavage ou du servage) voire de massacrer purement et simplement. Autant d'opérations que seul un État peut entreprendre, parce qu'il est seul en mesure de concentrer la violence sociale, mais aussi la richesse sociale nécessaire à leur succès, ou dans lesquelles il doit intervenir, le cas échéant, pour en autoriser et en réglementer l'exécution par des agents privés, tout en leur prêtant malgré tout main-forte et en apportant un soutien matériel à l'occasion.

Mais l'intervention de l'État n'est pas moins requise en ce qui concerne l'expansion commerciale. Cette dernière a rarement été pacifique: la protection des comptoirs commerciaux a presque toujours supposé leur militarisation (la construction de forts ou de forteresses, l'installation à demeure de garnisons); tandis que la sécurité des liaisons commerciales maritimes a rendu nécessaires la présence et l'intervention constantes d'une marine militaire. Plus largement, les expéditions exploratoires ouvrant les voies maritimes, la mise sur pied et l'entretien d'une marine commerciale, la constitution même des compagnies commerciales qui vont exploiter ces voies ont supposé l'aide et l'appui des États sous diverses formes: des prêts ou même des dons; toujours des concessions avantageuses ou même des privilèges exclusifs instituant à leur bénéfice des monopoles; des politiques mercantilistes assurant la protection du commerce entre colonies et métropoles à l'égard des rivalités étrangères; des guerres commerciales destinées à défendre les positions acquises ou à les étendre, etc.

C'est dans ce contexte qu'ont pu se former et prospérer ces autres acteurs majeurs de la première mondialisation capitaliste qu'ont été les compagnies commerciales à privilège, dont j'ai cité plus haut quelques exemples; les deux principales étant la *Vereenigde Oost-Indische Compagnie* et l'*East India Company*. Elles présentent un certain nombre de caractéristiques spécifiques.

- En premier lieu, ce sont des entreprises commerciales qui, en contrepartie d'espèces sonnantes et trébuchantes (des redevances, des prêts plus ou moins forcés, voire des dons plus ou moins spontanés à leur souverain) obtiennent le monopole du commerce extérieur avec, selon le cas, un État ou un groupe d'États étrangers, un territoire ou une zone géographique extérieurs déterminés voire un continent tout entier. C'est pourquoi on les dénomme couramment «*compagnies à privilège*» ou «*compagnies privilégiées*» ou encore «*compagnies à monopole*». Elles obtiennent de surcroît, le cas échéant, de leur souverain, comme condition supplémentaire de leur expansion commerciale, le droit de prendre possession et de coloniser des territoires dans les zones qui constituent leur apanage, y compris



Canon de la Vereenigde Oost-Indische Compagnie

celui d'y exercer des fonctions régaliennes: y battre monnaie, y rendre la justice, y nouer des alliances et même y faire la guerre. Chacune d'elles possède ainsi, éventuellement, sa propre marine de guerre et ses propres troupes. Elles constituent alors des sortes de vassaux de leurs États respectifs, une charte venant fixer leurs privilèges mais aussi leurs obligations à son égard.

- En deuxième lieu, les compagnies commerciales à privilège constituent la forme la plus concentrée du capital marchand au cours des temps modernes. C'est qu'elles réunissent ces deux conditions essentielles de l'accumulation du capital commercial dans les formations précapitalistes que sont le commerce lointain et le monopole: elles prospèrent toutes sur la base de la monopolisation d'une section de cette forme par excellence du commerce lointain que va constituer, durant toute l'époque protocapitaliste, le commerce outre-mer. De ce fait, ce sont toutes des capitaux socialisés, procédant de l'association de multiples partenaires sous différentes formes juridiques: sociétés de personnes; sociétés en commandite; sociétés par actions, dont elles constituent parmi les premiers exemples historiques.

- Les compagnies commerciales à privilège vont, en troisième lieu, constituer la forme du capital marchand et, plus largement, du capital tout court, qui s'assurera la meilleure valorisation au cours de l'époque protocapitaliste. D'où leur exceptionnelle prospérité dont témoigneront tant la masse et le rythme de l'accumulation de leur capital que le nombre, la splendeur et la pérennité des fortunes privées qui se constitueront grâce à elles.

- En dernier lieu, enfin, ce qui les différencie d'emblée des autres formes contemporaines du capital marchand concentré est la dimension planétaire de leur champ d'activité. Pour assurer leurs conditions exceptionnelles de valorisation, il leur faut coordonner des

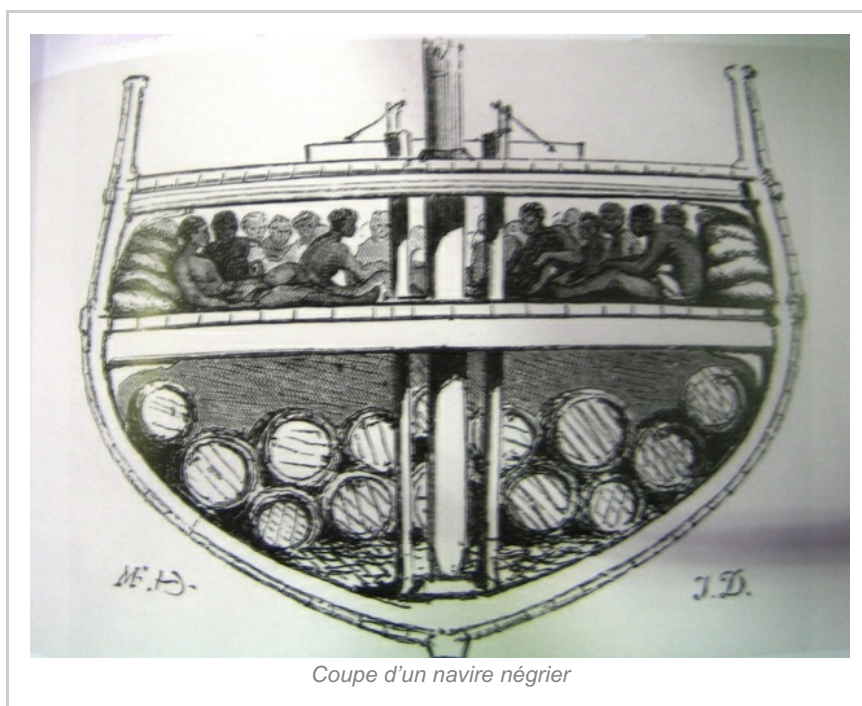
opérations sur différents marchés, répartis sur différents continents. En ce sens, ces compagnies sont les (très) lointaines préfigurations de nos actuelles entreprises transnationales.

Le parachèvement des rapports capitalistes de production en Europe occidentale

L'expansion commerciale et coloniale de l'Europe au cours des temps modernes va produire un double effet global. En Europe occidentale, elle contribuera au parachèvement des rapports capitalistes de production. Plus largement, elle favorisera la formation voire le renforcement des différentes conditions sociales (le passage d'une société d'ordres à une société de classes), politiques (la formation d'un type particulier d'État: l'État de droit) et idéologiques (la Réforme, la Renaissance, les Lumières, etc.) de ces derniers.

Je ne peux ici présenter tout ce processus dont l'exposé occupera tout le **deuxième tome** du *Premier âge du capitalisme* [4]. Je me contenterai d'en illustrer le premier aspect par l'exemple des effets produits par le fameux **commerce triangulaire** sur le parachèvement des rapports capitalistes de production en Europe occidentale. Il s'agit du circuit d'échanges qui s'organise à partir de la seconde moitié du XVII^e siècle entre l'Europe, l'Afrique et les colonies européennes aux Amériques. Ce circuit se déroule en trois temps

- Une compagnie négrière arme et équipe un ou plusieurs navires et y charge une cargaison composée de produits industriels divers (toiles et vêtements de laine ou de lin, chapeaux, barres de fer ou de plomb, ustensiles métalliques divers, armes blanches, armes à feu et poudre, ultérieurement cotonnades à la manière des Indes), d'alcool (vin, eau-de-vie ou rhum) et de tabac, de quincaillerie et de bimbeloterie, mais aussi des bijoux et de la porcelaine, sans compter les cauris. Car c'est contre de la marchandise, sous forme d'un troc, bien plus rarement contre de l'or ou de l'argent, que les esclaves africains sont acquis par les Européens, dans les comptoirs dispersés le long des côtes africaines



- Arrivés dans un port des Amériques, les esclaves sont vendus aux propriétaires de plantation qui en ont besoin pour entretenir, renouveler ou augmenter leur stock de main-d'œuvre servile. Là encore, l'échange se fait souvent sous forme du troc, les planteurs

proposant directement en échange des esclaves des produits tropicaux (sucre, mélasse, rhum, café, tabac, coton, indigo, etc.), mais aussi du bois, du fer et de la fonte, des fourrures qu'ils se sont procurés par des échanges avec les colonies nord-américaines. Sinon, avec l'argent ou les lettres de change obtenues contre les esclaves, le négociant négrier acquiert ces produits dont il fait une nouvelle cargaison.

- Il ne reste plus au négrier qu'à ramener sa cargaison à bon port en Europe, pour la vendre soit à des négociants qui se chargeront de l'écouler, soit à des industriels qui les transformeront. Ayant ainsi récupéré son capital initial, engrossé d'un profit (sur lequel il doit éventuellement rémunérer ses partenaires financiers), la compagnie négrière peut alors relancer tout ce cycle d'échanges commerciaux, le profit réalisé en définitive permettant d'en élargir sans cesse l'échelle.

A qui bénéficie ce commerce triangulaire? Les bénéficiaires de la traite sont évidemment, en premier lieu, les compagnies négrières qui s'y livrent. Mais parmi eux on peut aussi compter les planteurs qui, sans la traite, n'auraient pas pu mettre en valeur leurs terres et leurs productions agricoles. Enfin, par le rôle central qu'elle joue dans le commerce triangulaire, la traite participe de l'effet d'entraînement général de ce dernier sur les économies protocapitalistes européennes. C'est ce que je veux souligner ici.

- En premier lieu, ce commerce contribue au développement de la construction navale et de l'armement maritime, donc au renforcement de la puissance maritime des nations et des capitaux qui s'y livrent. Or la construction navale exerce elle-même d'importants effets d'entraînement en amont (du côté des activités agricoles, sylvicoles, artisanales, industrielles alimentant les chantiers navals en moyens de production: bois, fer, cuivre, toiles, cordes, ancres et chaînes marines, etc., ainsi qu'en moyens de consommation, notamment alimentaires) tout comme en aval (du fait du surcroît de pouvoir d'achat des producteurs ainsi généré), sans compter les activités connexes d'assurance, de courtage, etc. Le tout contribuant à élargir les marchés.

- En deuxième lieu, ce commerce va ouvrir des débouchés supplémentaires à l'agriculture, à la pêche, à l'artisanat et à l'industrie des métropoles européennes, et ce doublement.

D'une part, par l'intermédiaire des compagnies négrières, leurs produits servent de monnaie d'échange contre le «*bois d'ébène*» sur les côtes africaines. A titre d'exemple, on peut sans doute établir une relation directe de cause à effet entre l'essor de la traite négrière de Liverpool et la remarquable croissance qu'a connue toute l'activité manufacturière dans son arrière-pays durant le XVIII^e siècle, qu'il s'agisse de l'industrie textile de Manchester et du Lancashire ou de la métallurgie de Sheffield: en leur fournissant des débouchés, la traite négrière y aura dopé l'accumulation du capital et la transition consécutive de la manufacture vers l'industrie mécanique.

D'autre part, la prospérité des plantations dans les colonies américaines, dont l'esclavage est une condition essentielle, contribue à élargir le marché colonial, partant la demande en provenance des colonies de produits métropolitains: produits de luxe, destinés à la clientèle des familles de planteurs et des industriels de la canne à sucre, mais aussi produits courants servant à l'entretien des masses d'esclaves, par exemple les tissus de lin ou de laine de médiocre qualité destinés à les vêtir, ou encore la viande et le poisson salés

servant à les nourrir. Mais on peut en dire tout autant en ce qui concerne tout le matériel de traitement de la canne à sucre (moulins, chaudières, etc.) ou de l'indigo (cuves), importé depuis les métropoles.

- En troisième lieu, le développement des échanges entre métropoles et colonies dans le cadre du commerce triangulaire va fournir à la fraction du capital marchand maître du commerce colonial une source conséquente de valorisation et d'accumulation. Et, par le biais des réexportations, les échanges entre colonies et métropoles auront également dopé le commerce entre les différents États européens, avec les mêmes effets.

- En quatrième lieu, la surexploitation du travail que permet l'esclavage est une condition essentielle de l'obtention par l'Europe d'un ensemble de moyens de production (essentiellement des matières premières), mais aussi de moyens de consommation (essentiellement des produits de luxe) qui seront essentiels à l'accumulation du capital industriel dans les métropoles européennes, du double point de vue de leur valeur (ils sont produits à moindre coût) et de leur valeur d'usage (ils vont permettre l'ouverture et le développement de nouvelles branches industrielles). Pensons par exemple au développement des raffineries de sucre, des distilleries de rhum, de la confiserie, de la chocolaterie, des manufactures de tabac, des manufactures de cotonnades, des teintureries, etc. L'industrie cotonnière, appelée à jouer un rôle pilote et moteur dans la "révolution industrielle", n'aurait jamais pu se développer sans les plantations de coton des Antilles. Et cet effet de stimulation du développement industriel métropolitain par le commerce triangulaire va se faire sentir non seulement dans les ports qui y participeront directement et dans leurs arrière-pays immédiats, mais souvent bien loin d'eux: ainsi des manufactures de cotonnades voient-elles le jour dans le Bassin parisien, dans le Dauphiné, en Alsace, en pleine Suisse, etc.

- En dernier lieu, bien qu'une partie en ait été stérilisée sous forme de dépenses somptuaires, les profits générés par le développement des plantations esclavagistes dans les colonies ainsi que ceux accumulés par l'intermédiaire du commerce triangulaire sont venus, pour une autre partie, alimenter l'accumulation du capital (marchand mais aussi industriel) dans les métropoles. Au XVIII^e siècle, ils contribuent sous ce rapport aussi à réunir les conditions de la révolution industrielle, tant en France qu'en Grande-Bretagne. Ainsi ce sont des négociants enrichis dans le commerce triangulaire qui financent les travaux de Watt (1736-1819) et de Boulton (1728-1809) qui achèveront de mettre au point la machine à vapeur, tandis que des capitaux accumulés dans ce même commerce se reconvertissent au cours de la deuxième moitié du XVIII^e siècle dans les industries minières et sidérurgiques.

Un premier monde capitaliste

Simultanément, l'expansion européenne va faire naître un premier monde capitaliste, englobant une grande partie de la planète, présentant une structure caractéristique:

- L'Europe occidentale en constitue le centre, qui domine (ordonne et contrôle) ce monde, centre dans lequel les principaux États se disputent en permanence la prédominance au cours de conflits quasi continuels, l'Espagne, les Provinces-Unies, la France et la Grande-Bretagne occupant successivement la première place.

- Le restant de l'Europe (l'Europe du Nord, l'Europe centrale et orientale, l'Europe du Sud: l'Italie, l'Espagne et le Portugal à partir du XVII^esiècle) constitue une semi-périphérie: elle regroupe les formations qui n'ont pas su prendre part à l'expansion commerciale et coloniale outre-mer ou qui n'ont pas su y conserver leurs positions.
- Nous avons vu comment, hors d'Europe, ce qui se constitue une vaste périphérie englobant des zones plus ou moins étendues des continents américain, africain et asiatique.
- Au-delà encore figurent des formations marginales, au sens non pas de formations négligeables, mais de formations situées en marge de ce premier monde capitaliste: un chapelet de formation allant de l'Empire ottoman au Japon en passant par l'Empire safavide (en Iran), l'Empire moghol (en Inde) et bien évidemment l'Empire chinois (sous les dynasties Ming et Qing). Ces formations marginales entrent déjà en communication (commerciale, diplomatique) avec le premier monde capitaliste; les formations centrales tendent à les y intégrer (dans une position semi-périphérique ou périphérique) mais les premières résistent à cette intégration avec plus ou moins de succès [5].

Conclusion

Par-delà la question particulière à laquelle elle s'attache, la démarche antérieure vise à défendre et illustrer pourquoi il est nécessaire et comment il est possible de se servir de Marx pour traiter des questions sur lesquelles lui-même ne s'est que peu arrêté ou qu'il a même totalement négligées.

Pourquoi cela est-il nécessaire? Du fait de la richesse irremplaçable et inégalée de son œuvre – et ce en dépit de ses limites et insuffisance. Cette richesse ne tient pas tant aux résultats directement établis par Marx dans ses analyses (du mode de fonctionnement du capitalisme, des luttes de classe, des conflits internationaux, des formations idéologiques, etc.) que par les outils conceptuels qu'il a forgés (à commencer par ceux de rapports de production, de rapports de classe, etc.); par la méthode qu'il suit (aller de l'abstrait au concret: partir de la logique des rapports sociaux pour comprendre comment elle ordonne les phénomènes sociaux, mais aussi se trouve souvent déjouée par la complexité de ces derniers et par les contradictions qui se développent en leur sein); par le modèle d'intelligibilité du social qu'il a soutenu, plaçant en son centre le concept de production (toute réalité sociale est à la fois produite et productrice) et, par conséquent, le rapport dialectique sujet–objet.

Comment cela est-il possible? Tout simplement en se donnant la peine de lire Marx lui-même, en ne se contentant pas de ce que l'on répète à son sujet depuis des décennies, que ce soit pour le louer ou pour le critiquer. Car en lisant Marx directement dans le texte, on y trouvera bien souvent autre chose, bien plus et bien mieux que ce que le marxisme ou l'anti-marxisme lui ont attribué. Et c'est le meilleur hommage qu'on puisse lui rendre deux cents ans après sa naissance. (Fin)

[4] Ce sera l'objet du deuxième tome *Le premier âge du capitalisme*, tome 2 : La marche de l'Europe occidentale vers le capitalisme, à paraître au printemps 2019.

[5] La présentation détaillée de ce monde occupera le troisième tome du *Premier âge du capitalisme* qui paraîtra à l'automne 2019.